

MARIANE GAHENGI

LES MÉDAILLONS  
OUBLIÉS

*Tome 1*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre  
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

Illustrateur : Serge Pingitore

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-119-1

Dépôt légal : avril 2022

## Prologue

« Il était une fois, il y a foort longtemps, avant l'apparition des hommes et des femmes...

— Et des enfants, Abuela !

— Oui, Dyane, avant l'apparition des hommes, des femmes et des enfants, tous les continents de la Terre ne constituaient qu'un seul continent. Ce continent avait la forme d'un énoorme croissant de lune entouré par l'immensité des océans.

La petite fille écoute sa grand-mère, son pouce gauche dans la bouche tandis que de l'autre main elle tient son doudou avec lequel elle chatouille doucement son petit nez.

— Continue Abuela !

— De gigantesques insectes peuplaient alors les grandes forêts tropicales. Peu à peu, d'autres espèces apparurent et de grands dinosaures vinrent aussi occuper les lieux. Mais depuis l'infinité de l'univers, des êtres aux pouvoirs immenses veillaient sur la Terre et souhaitaient que les hommes et les femmes y aient aussi leur place. Ils provenaient de la galaxie d'Andromède, située à des millions d'années-lumière !

— Oh ! Mais c'est très très loin ça Abuela !

— Oui ! C'est très très loin !

— On peut la voir dans le ciel ?

— Elle est trop loin pour qu'on puisse la voir, mais on peut la deviner lorsque l'on observe la Grande Ourse, tu sais le grand chariot dans le ciel !

— Et ils sont venus sur la Terre ?

— Oui, et ils ont séparé les continents. Cela a eu pour effet de provoquer de grands bouleversements climatiques créant les conditions nécessaires à l'apparition de l'Homme sur la Terre.

— C'était quoi leurs noms ?

— Gaya, Témédo, Muhni et Pahunie. On les appelle les

Mères et les Pères Fondateurs de l'Humanité.

— Mais après, Abuela, il s'est passé quoi ?

— Après ? Eh bien, après, mon enfant, c'était à l'Homme d'écrire son Histoire ! »

# Chapitre 1

Paris, dix-huit heures

Ligne quatre, porte de Clignancourt. Les Franciliens attendent l'arrivée du métro, étudiants ou collègues, seuls ou par groupes de deux ou trois. Les personnes discutent entre elles ou s'isolent dans leur monde, un casque sur les oreilles, mais toutes ont les yeux rivés sur l'écran situé au-dessus des portes vitrées qui séparent le quai de la voie. *Arrivée dans trois minutes et dix secondes. Direction Mairie de Montrouge.* Un SDF à la longue barbe noire broussailleuse et sale, vêtu d'un survêtement noir trop grand pour lui, avance d'un pas nonchalant, quémendant de personne en personne. Mais les gens sur le quai l'ignorent en lui tournant le dos, dans un mélange de dédain et de pitié – « Ignorance et Nécessité », deux maux déjà tellement prégnants au siècle de Dickens et qui ont malheureusement survécu bien au-delà. *Arrivée dans vingt-neuf secondes.* Une jeune fille élancée dévale les escaliers qui mènent au quai. Elle se fraie un passage parmi les gens et se poste devant les portes vitrées. Elle remonte son col roulé sur son nez pour minimiser l'odeur nauséabonde de la station. Le métro arrive dans un vrombissement assourdissant qui secoue les murs de la station et s'arrête dans un grincement strident. *Départ dans une minute.* Le flux des personnes désirant entrer dans le métro et le reflux de ceux qui veulent en descendre forment une marée humaine combattant contre les éléments du temps, et qui fermeront les portes dans une minute en laissant les moins audacieux sur le quai. L'intérieur de la rame est bondé. Entassées les unes contre les autres, les personnes se tiennent comme elles peuvent. Rashele s'est logée dans un coin, entre les portes et les strapontins laissés relevés à cause de l'affluence. Elle tient son sac de cours contre la poitrine et

son regard bleu océan fusille un homme en costume cravate et en long manteau noir, sa serviette sous le bras gauche, la main droite après la barre centrale juste au-dessus de celle d'une femme. Celle-ci sent l'haleine étrangère dans le cou, essaie de se déplacer légèrement sur la gauche, mais une autre personne tentant de garder la position debout lui fait obstacle. L'homme en costume se rapproche et la serre. « Gare du Nord » annonce la voix sonore. La rame se vide un peu, laissant la possibilité à la femme agressée de se libérer de ce joug répugnant et ô combien fréquent. Quelques stations plus tard, c'est au tour de Rashele de descendre à Strasbourg–Saint-Denis. Le long du quai, un son de batterie résonne depuis l'intérieur du métro et des voix masculines chantent *All I want to say is that they don't really care about us, Enough is enough of this garbage...* Rashele sort du métro, vingt minutes de marche jusqu'au boulevard Haussmann ne lui font pas peur. Le vent, exceptionnellement frais de ce début du mois d'avril sur son visage, semble effacer toutes les noirceurs de cette vie souterraine, revigore ses joues et ses yeux reprennent leur bleu gris serein.

Son pas assuré et vif l'achemine le long des rues de la Porte Saint-Denis puis du Faubourg Montmartre sans même qu'elle ait à se soucier de l'itinéraire. Ses pensées sont ailleurs. Rashele est étudiante en troisième année de « Mythes et Légendes de l'Humanité » à l'Université de La Sorbonne. Ce domaine l'a toujours passionnée depuis qu'elle est enfant. Elle ne croit pas aux mythes et aux légendes, elle s'intéresse aux effets que ceux-ci ont sur les hommes et la civilisation, et déplore la manière dont ils sont utilisés par les hommes de pouvoir pour asservir les peuples. Elle aimerait changer tout cela. Mais aujourd'hui, elle est agacée. Toujours et encore, ce même cours sur l'éclipse planétaire qui instaura le monde tel qu'elle l'a toujours connu. Selon les scientifiques, un alignement inédit de toutes les planètes du système solaire, associé à une éclipse totale de la lune, eut lieu il y a deux décennies de cela, un 4 avril à minuit, heure de Paris. Cela eut pour effet de provoquer une gigantesque explosion, suivie d'un halo lumineux qui encercla le globe terrestre. La planète fut plongée dans le noir total l'espace de quelques secondes. Équipés de lunettes spéciales pour pouvoir observer ce fait incroyable, les peuples du monde entier fourmillaient dans les rues de toutes les capitales

et même dans les villages les plus reculés. Mais lorsque le phénomène fut passé, un spectacle de désolation régna alors. Des morts par milliers jonchaient les rues des villes, des villages, et dans les foyers, on pleurait un parent, un enfant, un frère, une sœur. L'épouvante et la frayeur succédèrent à la curiosité et à l'émerveillement. Les scientifiques étudièrent alors l'événement et s'aperçurent que le halo de lumière avait subsisté. Il s'était transformé en nimbe invisible qui séparait l'univers de la Terre. Selon la légende, l'énergie libérée par le cercle aurait modifié l'ADN de certains êtres humains et les survivants auraient développé des dons particuliers sans que l'on pût expliquer le lien de cause à effet entre ces manifestations. « N'importe quoi ! » ne peut s'empêcher de prononcer Rashele à haute voix. « Et pour quoi moi, je n'en ai pas de don ? »

Rashele s'arrête devant une façade haussmannienne en pierre de taille. « Déjà ! » se dit-elle. La rue paisible et tranquille contraste avec le tumulte de la foule laissée à la station de métro. Alors qu'elle s'apprête à monter les deux marches du perron et à passer son badge bleu pour déverrouiller la porte d'entrée, une tourterelle se pose à ses pieds. « Salut toi ! » Depuis une semaine, la tourterelle vient à sa rencontre tous les soirs, lorsqu'elle rentre de l'université. Marron gris, un losange doré se dessinant discrètement sur le torse, et aveugle de l'œil gauche, la tourterelle penche la tête du côté de son œil valide vers Rashele, en tendant le cou. À la fois intriguée et amusée, elle ne s'attarde pourtant pas et entre dans l'immeuble. Elle traverse le vaste rez-de-chaussée dallé et flanqué de deux grands miroirs, se dirige vers l'ascenseur et monte jusqu'au deuxième étage. Sur le palier, de grandes portes grises se font face. Elle ouvre sa porte, et pénètre dans le long hall d'entrée parqueté. Depuis l'époque napoléonienne, sa famille a toujours vécu dans cet appartement. Elle y a accumulé nombre d'objets et de meubles de famille, acquis au fil des siècles, lui donnant une apparence de magasin d'antiquités, cependant ordonné avec goût et soin par sa tante Isa. Deux voix lui parviennent du salon. Elle soupire, ses sourcils se froncent au-dessus de ses yeux bleu océan, elle baisse la tête ne laissant voir que sa masse de cheveux châtain et frisés, rassemblée en un chignon peu soigné au sommet de son crâne. Elle se dirige vers le salon spacieux aux grandes fenêtres arquées ouvrant sur Paris, le faite de la tour

Eiffel surplombant les toits gris. Comme elle le présentait, la voix masculine est celle d'Éric, homme blond d'une cinquantaine d'années, au rictus figé, hautain et au regard vert frigide, en tout cas, c'est ainsi que Rashele le perçoit. Il a toujours fait partie de son environnement, car il rend souvent visite à sa tante Isa, mais Rashele ne l'a jamais apprécié sans qu'elle puisse expliquer pour quelle raison. Peut-être est-ce parce qu'elle n'a jamais compris quel était son don. Ou peut-être est-ce dû à l'agacement que suscite chez elle la vaine cour qu'il fait à sa tante. Les parents de Rashele sont morts lors de l'éclipse planétaire. Depuis sa naissance, elle vit avec sa tante Isa, la sœur de sa mère, et elle ne lui a jamais connu de compagnon. Une relation filiale, maternelle et exclusive lie les deux femmes. Isa a une quarantaine d'années et les manières de sa condition. De cette fameuse nuit du 4 avril, elle a gardé des cheveux mi-longs et frisés devenus soudainement blancs et qu'elle n'a jamais cherché à colorer malgré sa coquetterie. Ses yeux bleus, rieurs et chaleureux, accueillent Rashele.

« Bonjour, ma chérie ! » Du service à thé, posé sur la table basse séparant Éric et Isa, une tasse à moitié pleine s'élève pour aller se poster à hauteur de sa main.

« Viens prendre le thé avec nous ! » Elle ne s'habituera décidément jamais au don de télékinésie de sa tante. Elle refuse poliment d'un sourire et d'un non de la tête puis va se réfugier dans sa chambre.



Rashele entre dans sa chambre, jette son sac de cours au pied d'une cheminée de plâtre, surmontée de moulures. Les miroirs de la salle d'eau, située au fond de la chambre et séparée de celle-ci par des portes vitrées, lui renvoient son image. Elle prend son paquet de cigarettes posé sur une commode Louis XIV et sort sur le balcon. Elle fume peu, mais elle apprécie une petite cigarette le soir en rentrant. « Heureusement, demain c'est férié ! » Elle allume sa cigarette et en tournant la tête aperçoit la tourterelle sur la rambarde du balcon. « Encore toi ! » La tourterelle tourne la tête vers elle, se gonfle et roucoule doucement en la fixant de son œil droit. Elle souffle une bouffée de fumée. « Bon, que penses-tu de Poony comme nom ? Moi, j'aime bien ! » La tourterelle semble acquiescer par un nouveau petit roucoulement rocailleux. « Tu as faim ? » Autre bouffée et



autre acquiescement. « Demain, je te trouverai ce qu'il te faut ». Le regard perdu sur les toits de Paris, elle reste ainsi quelques instants le temps de finir sa cigarette puis retourne dans sa chambre, s'allonge sur son lit et s'endort aussitôt.

*La démarche majestueuse, Rashele pénètre par une arcade voûtée dans une salle circulaire, entourée d'une enfilade d'arches en pierre donnant directement sur l'extérieur. La végétation luxuriante encercle la salle qui n'a pour dôme que le ciel étoilé, traversé épisodiquement par de gigantesques insectes.*

*Sa grande chevelure frisée, recouverte d'une voile, tombe jusqu'au bassin et dissimule une longue robe blanche. Devant une table en arc de cercle sont disposés quatre fauteuils massifs à bras pleins et à hauts dossiers aux sommets décorés d'une chouette, d'un lion, d'une mouette ou d'un globe terrestre aux continents saillants et ne formant qu'un. Quatre marches séparent la salle des arches. Rashele s'arrête en haut de l'escalier et attend. Trois autres personnes entrent chacune par une voûte, s'arrêtent et attendent également en haut des marches, le regard dirigé vers Rashele. À sa droite, un homme barbu de taille moyenne, aux yeux noirs et à la peau cuivrée, coiffé d'une plume d'autruche, et en tunique rouge et bleu, a la main posée sur la tête d'un lion assis à ses pieds attendant le signal de son maître. À quelques mètres de lui, une femme grande et élancée, à l'ample chevelure châtain, en longue robe bleue étoilée et au corsage d'or, soutient une chouette sur son bras droit tendu tandis que de la main gauche elle tient une lance. Enfin, un homme de très grande taille à la barbe et aux cheveux longs, bruns et abondants, une tunique en peau laissant deviner un corps musclé, a une mouette posée sur son épaule droite.*

« Ko'ox »

À ces mots, les yeux noirs de Siddeinides s'ouvrent. C'est le petit matin au Caire. Allongé sur le dos, sur son matelas une place qui lui sert de lit, Siddeinides cale ses mains sous la tête et réfléchit au rêve qu'il vient de faire. Il est intrigué par la nature étrange et la récurrence de celui-ci. Il essaie de trouver dans les



événements de sa vie quotidienne un élément qui aurait pu influencer et orienter son sommeil. En vain. Il se lève, va au lavabo de sa chambre pour faire sa toilette. Un miroir aux contours brisés lui renvoie son regard aux sourcils épais. Il lave son visage cuivré et se passe les mains sur ses cheveux courts, raides et noirs. Puis, c'est la course contre la montre, car Side a la mauvaise habitude d'être toujours en retard. Il est déjà dans la cage d'escalier de son immeuble et se précipite au café, en bas de sa rue, pour prendre son petit déjeuner à emporter.

« Salut Side ! Tu trouveras ton p'tit dej' sur la table devant toi là sur la terrasse ! lui crie Sélim, le garçon de café, en voyant Siddeinides arriver précipitamment.

— Merci ! Je me dépêche ! Je suis en retard ! » – comme tous les matins.

Un livre sous le bras – objet dont Side ne peut se séparer – et tout en engloutissant son petit déjeuner, il traverse le Boulaq. Il avance d'un pas pressé le long des ruelles étroites, jonchées de détritux, aux immeubles décrépits et insalubres. Il longe le Nil jusqu'au pont et quitte le quartier pauvre du Caire pour accéder au quartier Zamalek. Et tous les matins, il se dit que cette vie n'est que temporaire, que c'est juste le temps de réunir suffisamment d'argent pour pouvoir vivre dans un quartier décent, et pourquoi pas commencer des études d'archéologie ! Oui ! Il adorerait l'archéologie ! Il est soudainement ramené à la réalité lorsqu'une voiture manque de le renverser tandis qu'il traverse l'avenue Meret Basha. Davantage sur ses gardes, il poursuit sa route et arrive à destination devant l'imposant monument néo-classique du musée égyptien du Caire.

« Tu as deux minutes de *retard* Side ! *Encore* ! vocifère un homme moustachu, d'âge mûr et au nez aquilin.

— Pardon, chef, ça ne se reproduira plus. »

Side travaille à l'entretien le matin et l'après-midi, il anime des visites guidées pour les enfants. Bien sûr, il préférerait son emploi du temps de l'après-midi. Malheureusement, pour pouvoir être guide titulaire, il faut un diplôme universitaire qui s'obtient après deux années d'archéologie. L'Histoire, et plus particulièrement l'histoire de son pays, le fascine. Il est orphelin depuis la nuit de l'éclipse du 4 avril et n'a jamais connu sa famille. Nouveau-né, il fut accueilli par une famille aisée de Zamalek. Il aurait pu y être heureux et assouvir ses

désirs d'études, mais son père d'adoption éprouvait pour lui un mélange de mépris et de jalousie, car il était différent. Un sang royal coulait dans ses veines, il était un descendant éloigné des pharaons, lui reprochait-il. À son grand regret, il ne put jamais obtenir la moindre information à ce sujet ni savoir si cela était fondé. Il s'était inventé toute une vie dans laquelle il se réfugiait. Ses parents n'étaient pas morts, ils se cachaient quelque part en espérant pouvoir venir l'arracher à cet enfer et alors, il serait enfin heureux. Mais ce jour n'était jamais venu. Et en attendant, maltraité et méprisé, Side devait se lever avant la maisonnée pour s'occuper des tâches ménagères. Dès qu'il avait été en âge de travailler, Side avait fui et les maigres revenus qu'il obtenait du musée ne lui avaient permis que d'avoir une petite chambre dans le quartier pauvre du Caire.

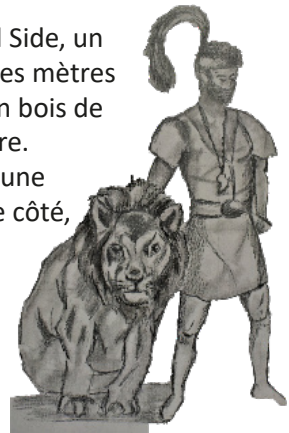
Il est à présent dix-sept heures et Side a fini sa journée. Il rentre chez lui et ses pensées vagabondent dans les méandres des histoires qu'il lit dans les livres d'archéologie et d'histoire. Il arrive au niveau du café de sa rue. La devanture vétuste, sur laquelle *Coca-Cola* est inscrit sur un tissu rouge terni, abrite un homme assis à une table et fumant le narguilé. Bien que le soleil ait commencé à se coucher, la température est exceptionnellement élevée pour un début de mois d'avril. Debout près de l'homme, Sélim, vêtu d'un large pantalon sur lequel retombe une chemisette ample, soutient un plateau de sa main gauche. Son large sourire apostrophe Side.

« Salut, Side ! Bonne journée ? »

— Comme d'habitude... » répond Side, un petit sourire triste sur le visage. Quelques mètres plus loin, Side pousse la double porte en bois de son immeuble et monte dans sa chambre.

Il s'écroule sur son matelas, qui occupe une grande partie de son studio, roule sur le côté, vers une petite table en bois, à la fois table de lecture, de nuit ou à manger, et prend la télécommande d'une télévision datant des années 1970, chinée au souk du Caire. Sur la chaîne d'informations, les présentateurs

expliquent comment les commémorations du 4 avril, rendu férié depuis l'éclipse planétaire, vont se dérouler. Si tous les



gouvernements du monde sont présents, chaque année la cérémonie a lieu sur un continent différent. Il pense un moment à cette journée du 4 avril puis éteint la télévision. Tirailé par la faim, il se lève chercher le plat à emporter qu'il s'est acheté sur le chemin du retour. Il remarque alors un oiseau à sa fenêtre et aussitôt son visage s'illumine.

« Tiens ! Sobek ! Tu es en retard ce soir ! Je commençais à m'inquiéter ! » Sobek et Side semblent avoir le même rapport vis-à-vis de la ponctualité. Depuis qu'il vit dans ce studio, une tourterelle lui rend visite chaque soir, et il a fini par lui donner un nom, celui du dieu égyptien de l'eau. Tous deux dînent ensemble sur le minuscule balcon décrépit, Side d'un koshari et Sobek des miettes d'un pita. Et tous les soirs, tout en observant le ciel étoilé du Caire, il partage ses rêveries avec Sobek qui l'écoute, son œil valide tourné vers lui et accompagnant ses observations d'un petit roucoulement rocailleux.

« C'est amusant comme où que l'on soit dans le monde, on peut toujours retrouver un certain équilibre dans le ciel. » Ces mots sont ceux de Dyane. La jeune femme est allongée sur son lit. Ses yeux marron scrutent le ciel étoilé du Mexique au travers d'une grande fenêtre de toit ouverte, au-dessus de son lit. Les mains croisées sous la tête et son abondante chevelure châtain recouvrant son oreiller, elle apprécie le petit vent alizé du nord-est par cette nuit étonnamment chaude. bercée depuis toujours par les histoires et les légendes que sa grand-mère lui raconte, elle avait insisté auprès d'elle pour avoir cette fenêtre, ce qui ne fut pas chose aisée à installer dans le toit de chaume. Elle y observe les étoiles et la Voie lactée, et les soirs de pleines lunes, la clarté de la lune pénètre sa chambre à la manière du soleil illuminant la pyramide de Chichén Itzá lors des équinoxes – c'est en tout cas ainsi qu'elle l'imagine. Elle vit modestement avec sa grand-mère dans la péninsule du Yucatan, au sud-est du Mexique. Leur petite maison de chaume fait partie d'un petit village en plein cœur de la forêt tropicale. Dyane étudie l'anthropologie à l'université de Felipe Carrillo Puerto, mais elle est aussi passionnée par les plantes. Cet amour pour les Hommes, la nature et le ciel, elle le tient de sa grand-mère qui est la chamane de leur village. Et lorsqu'elle n'est pas à la faculté, elle est guide à la réserve naturelle de Sian Ka'an dont

elle connaît les moindres recoins. Elle fait découvrir les mille et une espèces de la faune et de la flore aux couleurs chatoyantes. Elle révèle aux touristes les vestiges mayas dissimulés et protégés par une jungle tropicale dont la pérennité en péril est assujettie à la sagesse de l'homme.

Toujours allongée sur son lit, Dyane pense au rêve qu'elle fait depuis quelques nuits. Elle croit y reconnaître les Mères et les Pères Fondateurs de l'Humanité tels que sa grand-mère les lui a dépeints dans nombre de ses contes. Elle s'interroge sur la récurrence de ce rêve qu'elle voit au travers des yeux d'une des deux Mères Fondatrices, mais surtout sur le rôle qu'elle semble y jouer.

« Dyane ! À table ! » La voix tremblotante qui interrompt sa réflexion appartient à une vieille dame aux cheveux grisonnants ramassés en chignon bas, au visage chétif et sillonné de rides profondes, aux yeux plissés laissant percer un regard vif et désarçonnant, donnant toujours l'impression qu'elle en sait plus que ce qu'elle veut bien dire.

Au même moment, des effluves de bouillon de poule parviennent jusqu'à Dyane qui ne peut y résister. Sa chambre est la seule pièce de l'étage et l'escalier descend directement dans une pièce commune aux murs de torchis. Une petite porte arquée en bois ouvre sur la chambre de la vieille dame. À peine à table, elle réclame à sa grand-mère le même plat pour le soir de son anniversaire.

« Si mère Nature le veut bien, mon enfant ! Dyane sourit, car elle sait que cela veut dire oui, et commence son repas.

— Abuela, je fais souvent le même rêve en ce moment.

— Ah oui ?

— Oui, rappelle-toi le conte que tu m'as raconté sur les Mères et les Pères Fondateurs de l'Humanité quand j'étais petite. Eh bien, c'est très étrange parce que j'ai l'impression que je les vois dans la salle des trônes. Mais plus étrange encore, je suis avec eux et je suis l'un d'eux !

— Comment le sais-tu ? Ils t'ont parlé ?

— Oui, mais je ne comprends rien à ce qu'ils disent !

Comme s'il était possible de plisser les yeux encore plus que ce qu'ils ne sont déjà, la grand-mère de Dyane répond alors :

— Peut-être ont-ils un message pour toi ?

— Mais Abuela, ce n'est qu'un conte, une légende ! Tu me

l'as dit cent fois ! Et que pourraient-ils avoir à me dire, à moi ?!

Sa grand-mère sourit, ajoutant un peu plus de rides à celles qui encerclent déjà sa bouche, mais n'enlevant rien à la vivacité de son regard :

— Tu sais, mon enfant, il faut parfois mieux regarder et moins écouter.

— Quoi ? Franchement, parfois tu m'énerves avec tes énigmes ! Que veux-tu dire ? demande Dyane, à la fois amusée et agacée.

— Eh bien, que l'évier est plein de vaisselle et que c'est ton tour de la faire ! » dit la grand-mère, non sans quelque malice dans les yeux.

La jeune femme et la vieille dame se mettent toutes deux à rire et Dyane s'emploie à aider sa grand-mère avant de remonter dans sa chambre. Heureusement, demain est un jour férié, se dit Dyane. « Mieux regarder, moins écouter ». Elle s'endort avec ces quelques mots qui résonnent à ses oreilles.

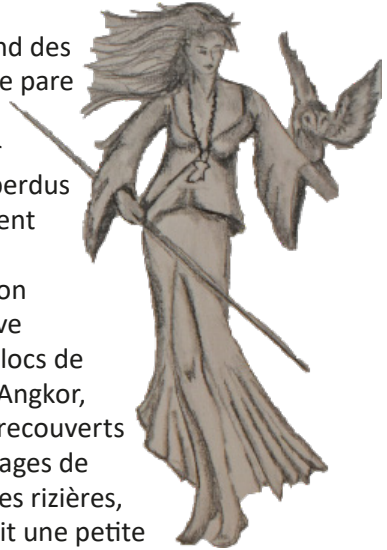
« Κο'ox »

À ce signal, les deux hommes situés à gauche et à droite de Dyane emboîtent le pas à la grande dame en robe blanche et descendent les quatre marches qui mènent à la salle des trônes. Elle veut tenter d'interagir sur son rêve et faire ce que sa grand-mère lui a conseillé – observer. Aussi, elle a un petit temps de décalage par rapport aux autres. Son regard balaie la salle circulaire en quête de quelques détails sans savoir quoi chercher. Elle s'attarde dans sa tâche d'observation et son léger retard attire l'attention des trois autres qui tous la regardent alors et c'est la grande dame en blanc qui s'adresse à elle : « Ku hach ? » Surprise, Dyane se rend compte qu'elle réussit à agir de l'intérieur de son rêve. Encore plus stupéfaite, elle sursaute au son de sa propre voix qu'elle entend prononcer « u'ul ». Ce mouvement provoque un temps d'arrêt chez les personnages qui l'interrogent du regard. Dyane, hésitante, suit le mouvement général et se dirige également vers les quatre trônes qui président la table centrale en forme de croissant de lune. Chacun se positionne alors devant un trône, Dyane devant celui décoré d'une chouette. C'est alors que Dyane remarque. Ses yeux vont de l'un à l'autre. Elle aperçoit un objet scintillant qui pend jusqu'à hauteur du nombril sur chacun d'eux. Son regard se porte aussitôt sur son propre ventre pour

*constater qu'elle aussi a un pendentif autour du cou. Quatre pendentifs, cependant aux formes différentes et incongrues, telles qu'elle n'en a jamais vu auparavant. Puis des petits coups secs et répétitifs distraient sa concentration. Elle en cherche la provenance, examine autour d'elle, voit un insecte géant traverser la salle des trônes, constate que la végétation luxuriante pénètre le sanctuaire par les arcades ouvertes, se demande pourquoi les autres ne sont pas dérangés par ce bruit agaçant, pas même le lion ou la mouette. Mais son agitation retient leur attention et ils l'observent sans mot dire. Les petits coups secs continuent puis s'arrêtent soudainement.*

« Tola ! Il faut que tu arrêtes de me réveiller si tôt tous les matins ! » Dyane soupire, se met sur le ventre, son oreiller sur la tête et essaie de se rendormir pour revenir dans son rêve. Mais c'est fini pour cette fois. Tórtola, une tourterelle borgne, avec un losange doré et discret sur le torse, installée depuis peu chez Dyane et sa grand-mère, en a décidé autrement.

L'obscurité de la nuit prend des teintes bleuâtres foncées. Elle se pare de rais de lumière orange et rouge formant des halos autour de nuages qui semblent s'être perdus dans l'infinité du ciel et annoncent une saison des pluies précoce. Le soleil fait alors timidement son apparition à l'horizon puis s'élève lentement derrière les grands blocs de pierre gris et brun du temple d'Angkor, révélant les champs de rizières recouverts d'une rosée scintillante. Des villages de berge parsèment l'immensité des rizières, et en se rapprochant on aperçoit une petite maison modeste sur pilotis, au toit de tôle et aux murs de bambous.



« Lolok ! Il fait à peine jour ! Tu ne veux pas attendre un peu ce matin avant de me sortir du lit ? Satisfaite, la tourterelle va se poser sur la balustrade de la véranda d'où d'ailleurs on entend crier :

— Tim ! Debout !

— J'arrive, Pou ! »